

Les Africains et le Socialisme

par André BIDEZ

EN Afrique, il y a du socialisme dans l'air. Le fait se vérifie surtout chez les pays récemment parvenus à l'indépendance. Les peuples y revendiquèrent leur souveraineté par un compréhensible besoin de liberté, et peut-être plus encore par une légitime aspiration à l'égalité avec les peuples déjà maîtres de leur destin. Les deux attractions s'exercèrent de façon irrésistible, toutes deux capables d'amener les individus à se surpasser. Maintenant, l'élan vers l'égalité extérieure se double d'une exigence d'égalité interne, autrement dit de justice sociale. Une révolution — car il existe un effort constructif — accompagne l'avènement à la majorité politique. C'est dans le travail révolutionnaire qu'apparaît le penchant vers le socialisme.

Bien sûr, la tendance à un quelque chose d'instinctif. Tout être humain cherche les possibilités de s'épanouir. Mais la réflexion confirme l'orientation naturelle. Les Africains ne se déterminent pas au hasard, ni sous le seul effet du merveilleux d'un mot. En eux, pensées et sentiments sont en éveil. D'où un examen sérieux des thèses, une discussion serrée des doctrines. Pas question de copier ! Au contraire, ferme résolution d'adapter. Que sera dès lors le socialisme d'Afrique ? Il prendra sans doute des formes diverses, plus ou moins originales, tout en conservant son caractère moral de base, son sens de l'humanité vraie.

Des méditations africaines, le leader du « Tanganyika African National Union » (T.A.N.U.) vient de donner un intéressant témoignage. M. Julius Nyerere, artisan de l'indépendance du Tanganyika, en devint le Premier ministre. Il démissionna ces jours-ci pour des motifs de politique intérieure. Mais un des siens le remplaça, et lui demeure le chef incontesté du parti, le personnage le plus influent du pays. M. Julius Nyerere exposait en août dernier devant la Ligue de la jeunesse du T. A. N. U. des réflexions sur le capitalisme et le socialisme. Voici, d'après l'hebdomadaire « Afrique Nouvelle », comment il jugea le premier.

« Quelle a été l'erreur du capitalisme ? Selon moi, l'erreur du capitalisme a été de détourner la richesse de sa véritable destination, la véritable destination de la richesse étant de satisfaire des besoins très simples, celui de manger, d'avoir un toit, de s'instruire... En d'autres termes, la fin de la richesse est de bannir la pauvreté, la richesse étant à la pauvreté ce que la lumière est aux ténèbres.

« Qu'arrive-t-il alors ? Une compétition sans merci entre individus non pas en vue d'acquiescer les biens nécessaires pour se nourrir, se vêtir ou se donner un toit, mais pour s'enrichir et l'emporter en puissance et en prestige sur leurs compagnons, pour avoir des richesses qui excèdent leurs besoins réels et leur permettront de dominer les autres. A ce stade, un millionnaire est prêt à dépenser des millions simplement pour détruire un autre millionnaire ».

Quand il parla du socialisme, M. Julius Nyerere parut songer presque exclusivement aux conceptions moscovitaires et chinoises. Or, celle-ci — du frelaté — mettent en pratique le totalitarisme. Elles ressemblent à la démocratie socialiste à peu près autant qu'une grimace à un sourire.

Néanmoins, les propos de M. Julius Nyerere attestent l'observation réfléchie portée par l'Afrique à la conduite de ceux qui prétendent la guider.

« Je crois que le but du socialisme fut de remédier à ce défaut du capitalisme et de rendre la richesse à sa destination première qui est de satisfaire les simples besoins de l'homme et de bannir la pauvreté... »

« Mais, à mon avis, les pays socialistes eux-mêmes, pris chacun en particulier dans la société plus vaste des nations commettent maintenant le même crime que les pays capitalistes ont commis précédemment. Ils commencent à se servir de la richesse dans le but d'acquiescer puissance et prestige sur le plan international. Il serait également hypocrite de la part des pays socialistes de le nier. Ils cherchent désormais à utiliser la richesse exactement comme les pays capitalistes, dans un but de puissance et de prestige.

« Et les pays socialistes ni plus ni moins que les pays capitalistes sont prêts à se conduire comme le « millionnaire » qui emploie ses millions à détruire un autre « millionnaire »... Bref, la richesse dans les pays socialistes souffre désormais de la pauvreté ce qui est un crime plus impardonnable encore... »

La sévérité de l'analyse fait penser à une déception mal dissimulée. Dans la réalité des choses, M. Julius Nyerere semblait bien engager son pays dans une voie socialiste. Cet homme pondéré, raisonnable devait avoir opéré son choix. Pourquoi changerait-il ? Il sait distinguer le bon grain de l'ivraie. A lui de tenir compte de ses critiques et de se faire confiance. Au diable toute contrefaçon ! Par application d'un socialisme de bon aloi, les Africains peuvent, à leur façon, organiser chez eux une démocratie politique, économique et sociale ? L'appel du progrès et une sorte de fierté d'eux-mêmes les exaltent. Un socialisme authentique leur offre les moyens de créer les conditions d'une vie heureuse pour tous. Le bonheur ne reste-t-il pas partout un rêve, et donc un stimulant ?

Decididamente, los reyes belgas han tomado gusto a la España franquista.

Acaban de pasar dieciocho días, « de riguroso incógnito », en el retiro de « El Plantío », de los señores de Oriol.

Los mal informados, que

suponían al rey Balduino en una de las colonias africanas que todavía pertenecen al Estado belga, equivocaron la puntería. Creían que el rey se informaba de la situación de los futuros Estados independientes y actuales colonias belgas. La creencia tomaba pie en el hecho de ha-

Una mujer excepcional

María Lejárraga de Martínez Sierra

DON Augusto Martínez Olmedilla acaba de escribir un libro titulado « Arriba el telón », que quiere ser la historia del teatro en España durante un siglo. Juzgando por el diminutivo, deben ser pocos los olmos que pueblan esa olmedilla. Pocos o muchos, sería inútil pedirles peras, fruto que ese árbol no da, como ninguno dio el autor del libro cuando se puso a escribir comedias. Siempre fue un escritor mediocre y nunca acertó con los recursos escénicos. Tampoco ahora ha acertado a historiar el teatro donde fracasó. La edición de que hablo es muy lujosa y parece como si el señor Martínez Olmedilla se limitara en ella, bien por penuria literaria o bien por expreso encargo del editor, a comentar estampas y retratos que aparecen en páginas de rico papel cuché, con lo cual la obra, más que una historia semeja un álbum.

Pero no es mi propósito criticarla, tarea para la cual carezco de aptitud, sino reparar una injusticia que, por enemistad política, manifestada en este caso sin venir a cuento, ha cometido el octogenario cronista.

Comentarios sobre una ineptia

EN el capítulo rotulado « La compañía de Martínez Sierra », se dice: « Andando el tiempo se supo que detrás de Martínez Sierra había otro escritor: su esposa, María de la O Lejárraga,

que por un complejo de modestia, abnegación y cariño prefería quedar en el anonimato. Mujer inteligentísima, de gran cultura y fina sensibilidad, por una aberración inconcebible durante nuestras revueltas políticas tomó partido por los rojos más avan-

sabido éste que, además de dicho aposento de la calle de Génova, tomado en alquiler, mi ilustre correligionaria era propietaria de una casa de campo — de la que luego hablaré — en Cagnes-sur-Mer, muy cerca de Niza, donde solía recluírse para trabajar al huir de los rigores del invierno madrileño.

Por Indalecio PRIETO

zados y manchó su historial de dulzura y serenidad predicando ideas disolventes en los agros andaluces y extremeños, proceder tanto más absurdo cuanto que vivía suntuosamente en un magnífico inmueble de la calle de Génova desde el cual lanzaba sus alegatos demoleedores.

Nada menos que una aberración inconcebible constituye para tal comentarista la circunstancia de vivir suntuosamente y, no obstante, predicar ideas demoleedoras, según Olmedilla denomina a las ideas socialistas, que son las siempre profesadas por María Lejárraga. La aberración habría alcanzado proporciones más monstruosas a los ojos de tan mezquino analizador, de haber

Cualquier mortal dotado de sentido común estimará que cuanto mayor sea el bienestar de una persona, más generosa resultará su consagración a los humildes. Cosa distinta sería si ese bienestar o esa riqueza — acaso de haberla, y en María nunca la hubo — estuviesen logrados a costa de sudores y sufrimientos ajenos, y no con el trabajo propio que fue el único manantial de mi excelsa amiga. Lo confirma Martínez Olmedilla diciendo de ella: « Había empezado a vivir modestamente como maestra nacional, cargo que dejó para dedicarse a la literatura. Madruga-dora infatigable, a las cinco de la mañana empezaba a laborar: un día, era el capítulo de un libro original; otro, la traducción de una obra maestra: Shakespeare,

(Pasa a la segunda pág.)

En Barcelona

Lo malo, mal se celebra

CONMEMORANDO en su vigésimotercero aniversario lo que todavía — aunque ya con poco brío — siguen llamando los del « Movimiento » la « liberación de Barcelona », « La Vanguardia Española », de aquella ciudad, ha publicado un editorial que termina de esta manera:

« Algunas veces oímos quejas sobre esto, aquello o lo de más allá. ¿No será que de Barcelona, nuestra bienamada, no nos hemos preocupado en todo instante con la grandeza de alma que este hogar catalán y nacional exige? »

Aparece esta pregunta sin enunciar previamente su causa; sin embargo, esa causa está latente a lo largo del editorial y de la información publicada sobre el caso. Se trata de la completa ausencia del pueblo; de un pueblo que siempre estuvo ausente en espíritu, pero que ahora lo está también en cuanto a presencia, no sólo por declinación de la fuerza coactiva del Estado sino por la reconstitución de una conciencia pública cada día más consciente. De ahí esa dubitativa respuesta que se da el propio editorialista sobre si el régimen que él representa no habrá tratado al pueblo con falta de « grandeza de alma ». Por eso el pueblo está muy lejos de recordár con satisfacción el día en que fué « liberado » contra su propia voluntad y contra su propio heroísmo por un ejército cuya parte española sigue dominando al país. A este respecto es de notar que el editorialista — él sabrá por qué — dice: « Un ejército no es un recinto de santidades, ni siquiera cuando sus armas defienden el nombre y la doctrina de Dios. Ejércitos evangélicos no hay sino en los relatos de los libros sagrados. »

En ausencia del pueblo, el capitán general de Cataluña, en su condición de máxima autoridad y con algún asistente civil, ha celebrado su propia obra, ha recibido otra Gran Cruz — la del Yugo y las Flechas — y, como gran contemplador de la historia, ha pronunciado estas palabras: « Podríamos decir que se ha realizado la tercera reconquista de España: la primera en ocasión de la dominación árabe, la segunda cuando la invasión napoleónica, y la tercera cuando nuestro suelo fué mancillado por las hordas marxistas. » Y para que no se le quedara ninguna verdad por decir, ha afirmado que el Ejército español acabó hasta con la arbitrariedad y la injusticia. Por eso la una y la otra son ahora desconocidas en España.

Pero no es sólo el Ejército quien, en ausencia del pueblo, ha celebrado el aniversario de la « Liberación ». No podría faltar la Iglesia española; pero no con una piadosa recordación de los que entonces murieron, sino con una evocación jubilosa del hecho que los mató. Tal ha sido la función religiosa celebrada con asistencia de las altas personalidades, y de la que dicen los periódicos que « finalmente se entonó un solemne Tédum de acción de gracias por la liberación de la ciudad y beneficios derivados de la misma, desde la fecha inolvidable del 26 de enero de 1939. »

« Beneficios derivados... » Sin duda los ha obtenido el alto clero. Económicos, poderes temporales. Los disfruta y los ejerce el clero español con una fruición que le nubla los peligros del porvenir y le hace dar por bien empleados los horrores de aquello que llaman « liberación ». Infinidad de hogares deshechos, multitudes inmensas que marchaban a la expatriación mientras a orilla de las carreteras caían « extenuados, y hasta muertos, mujeres, niños y también hombres. Encarcelamientos, ejecuciones sumarias... Era la violencia que el Papa condena en estos mismos días, pero que los obispos españoles reverencian desde sus altares. Aquellos horrores son innegables; mas, para esos obispos, los « beneficios derivados », bien valen un Tédum. Uno más.

PICASSO en candelero

Desde que Picasso expuso obras suyas en Barcelona y Madrid, la prensa franquista — el régimen, por consiguiente — se reconcilió con el discutido pintor. Hasta hubo una polémica en la prensa madrileña en la que picassistas y no picassistas expusieron sus puntos de vista acerca del arte picassiano.

Ahora, « Pueblo », en una crónica de su corresponsal en Roma — reproducida muy destacadamente, con retrato de Picasso — lanza la noticia de que el pintor se negó a exponer en Roma con el auxilio y a iniciativa del P. C. italiano.

¿Razones? Se le supone enfadado por la mala crítica que tuvieron sus obras en la Exposición de Arte Francés en Moscú.

Se añade que « hablan de que está preparando una serie de cuadros de tema religioso ».

¿Por qué extrañarse de las volteretas de don Pablo Picasso? Desde el cuadro « Guernica » hasta la Exposición de Barcelona llovió mucho. Desde la « Paloma de la Paz » y el « Retrato de Stalin » hasta la destalinización llovió menos; pero ¿qué importancia tienen esas cosas para tan genial artista?

La actitud del régimen franquista con respecto a Picasso y de Picasso con respecto al régimen, incita a preguntar: ¿Quién perdió la vergüenza, si vergüenza hubo? — O.I.D.E.

ber visto a Balduino y Fabiola tomar la dirección del sur.

Hacia el sur se fueron, pero no hacia donde suponían los mal informados. Se quedó en España para ver si descubre la pista de Degrelle. — O. I.D.E.

La Cooperación es una forma de realizar el Socialismo

La democracia en las cooperativas de consumo

El principio de la gestión democrática es observado de manera muy estricta en las Cooperativas de consumo. Todos los miembros de la Cooperativa toman parte en la asamblea general; todos, con los mismos derechos, según el principio de «un hombre, un voto».

Gracias a esta regla igualitaria, el poder ya no pertenece al capital. Pasa a la persona humana. Los consumidores, por su calidad humana, tienen como cooperadores un voto en la asamblea general de su sociedad.

La cooperación se ha transformado en sector importante de la vida económica en varios países. Las Cooperativas no explotan solamente comercios, sino que tienen en común numerosas fábricas, Bancos y Compañías de Seguros.

Hay en ellas una inmensa experiencia de democracia económica bajo su forma la más auténtica y más importante, porque representa un contrapeso indispensable a la democracia industrial y a la intervención del Estado en la vida económica.

EL MECANISMO

DE LA DEMOCRACIA COOPERATIVA

La estructura de la cooperación es un sistema en pirámide. La base la constituyen las Cooperativas que venden al por menor, cuyos miembros son individuos o familias que son los socios cooperadores, y en la cúspide o vértice se hallan los Organismos centrales nacionales e internacionales.

LOS DESPACHOS COOPERATIVOS. — Hay varios tipos, pero para simplificar, nos limitaremos a dos:

a) **La pequeña cooperativa o despacho de barrio o de aldea** es la forma inicial. Tiene en general un solo despacho. Recluta sus miembros dentro de un perímetro limitado en torno al despacho cooperativo. Compra al por mayor para revender al por menor, funcionando técnicamente como el pequeño comercio particular.

El funcionamiento democrático es muy simple: Una vez por año, en Francia, o dos veces al año, en ciertos países, todos los miembros son convocados a asamblea general; reciben las cuentas del Consejo de administración y las controlan, reeligen o reemplazan a los miembros del Consejo y toman las grandes decisiones.

b) **La grande cooperativa regional** es una forma que se extiende cada vez más y que poco a poco, en Francia, se propone absorber por fusión todas las pequeñas cooperativas, con el propósito de aumentar la eficacia comercial.

El funcionamiento de estas grandes cooperativas regionales es técnicamente idéntico al de las sociedades capitalistas que se extienden por medio de sucursales en una región determinada o en toda una nación. Hay varios despachos (algunas veces son centenares), uno o varios almacenes. Los despachos cooperativos están abastecidos continuamente, a base de los pedidos de los gerentes, por camiones dedicados especialmente a transportar las mercancías del almacén al despacho cooperativo.

Estas grandes cooperativas alcanzan efectivos considerables: algunas, en Francia, tienen más de cien mil miembros; las hay de hasta doscientos mil cooperadores; la más grande del mundo, una de las cooperativas de Londres, ha poco tiempo que celebró el hecho de haber alcanzado la suma de un millón de afiliados. Estas gigantescas cooperativas tienen una organización muy extensa, muy centralizada, con un servicio de compras, varios directores especializados, que son técnicos (y no simples «amateurs» como los administradores de la pequeña cooperativa local), y, desde luego, un Consejo de administración. En orden a la asamblea general, es evidentemente imposible reunir una suma tal de cooperadores. Se ha adoptado, pues, en Francia y en la mayor parte de los países, el sistema de la asamblea directa o primaria y la indirecta o secundaria. La asamblea primaria es la primera que se celebra y comprende los cooperadores que se sirven en el mismo despacho o sección y que viven en torno al despacho; esta asamblea recibe las cuentas del Consejo de administración, las

juzga y da mandato a uno de sus miembros para que interprete en la asamblea secundaria su punto de vista sobre las cuentas y demás asuntos del orden del día. Generalmente, las asambleas primarias se celebran bajo la presidencia de uno de los miembros del Consejo de administración. En la asamblea secundaria o indirecta se reúnen los delegados de las secciones o despachos cooperativos y forman la asamblea general propiamente dicha. Los delegados examinan el orden del día, discuten los problemas y votan las decisiones según el número de mandatos que cada uno tenga.

Así se asocia todo el mundo a la discusión y a las decisiones (incluso cuando se trata de una cooperativa gigante que se extiende sobre tres provincias, cual sucede con la de París), y se puede tener una asamblea, sin embargo, con un efectivo razonable, con el cual se puede discutir. El mecanismo democrático es, por consiguiente, muy simple.

LOS ORGANISMOS CENTRALES

En el orden nacional hay dos clases.

En primer lugar, hay las **federaciones de cooperativas**, que agrupan las cooperativas para las funciones de información, propaganda, documentación, etc. Es la Federación la que organiza los Congresos, la que publica los periódicos del movimiento cooperativo, la que representa y defiende (tarea bastante difícil) al movimiento cooperativo ante los poderes públicos, establece los convenios colectivos con los sindicatos de obreros o de empleados. Estas Federaciones funcionan gracias a las cotizaciones que pagan las cooperativas afiliadas.

Existen, por otra parte, organismos de carácter económico, comercial, que se llaman **almacenes al por mayor**. Estos organismos son los que se conocen con la designación de **cooperativas de segundo grado**; no aceptan como miembros a individuos, sino a cooperativas. Las reglas cooperativas también se aplican a estos organismos de segundo grado; los beneficios son reinvertidos o repartidos entre las cooperativas-miembros; el voto en la asamblea general de los almacenes al por mayor es proporcional al número de afiliados de cada cooperativa-miembro. El almacén al por mayor es esencialmente una central de compras; centraliza, para ciertos productos, las compras y pedidos de todas las cooperativas afiliadas a dicho almacén, a fin de poder formular un pedido o compra más importante y obtener así condiciones mucho más ventajosas que las que pueden

obtener incluso las grandes cooperativas, singularmente cuando se trata de productos importados.

Además, el movimiento cooperativo ha emprendido el fabricar él mismo gran parte de los productos que distribuye en los despachos; los almacenes al por mayor han comprado o han construido factorías para producir ciertos artículos destinados a ser vendidos en los despachos cooperativos.

Por último, los cooperadores han creado sus propios Bancos. En Francia, hay el Banco Central de las Cooperativas. Se invita a los cooperadores a que depositen en él sus fondos con

los cuales el Banco realiza las operaciones corrientes de crédito a corto plazo para las diferentes cooperativas.

Las federaciones cooperativas, los almacenes al por mayor, los Bancos cooperativos (cuando están constituidos en organismos independientes) tienen sus asambleas generales que se celebran, generalmente, con ocasión de la celebración del Congreso anual del Movimiento cooperativo. El voto en estas asambleas generales es proporcional, no al número de acciones que posee cada organismo cooperativo, sino al de los afiliados que tiene cada sociedad cooperativa miembro del Banco.

Totalmente en vértice de la pirámide se hallan las organizaciones cooperativas internacio-

nales, tales como la Alianza Cooperativa Internacional, potente organización que intenta agrupar todas las cooperativas del mundo y los organismos comerciales como la Asociación cooperativa Petrolera Internacional, que tiene por finalidad abastecer los almacenes al por mayor de diferentes países con petróleo procedente, en general, de los Estados Unidos.

En estos órganos internacionales hallamos también la aplicación de las mismas reglas democráticas que ya hemos visto para los organismos nacionales.

Georges LASSERRE
Profesor de la Facultad de Derecho de París.

(Primera parte del capítulo tercero del folleto «L'Expérience Coopérative de démocratie économique».)

La Cooperación: escuela y experiencia socialista

Dos ejemplos de cooperación en Israel

El moshav ovdím: la aldea cooperativa

El primer Moshav Ovdím fue fundado diez años después del primer kibutz. Es cierto que la idea básica del moshav apareció y fue discutida muchos años antes del establecimiento efectivo de la primera de estas aldeas. Sin embargo las tentativas, aisladas que se hicieron en esta dirección con anterioridad, no dieron los resultados esperados. Quizás la razón para ello residió en el hecho de que las autoridades que se hicieron cargo de la realización de los proyectos, se cuidaron tan sólo de instalar a los trabajadores en su predio, sin proveerles de recursos con qué iniciar la producción.

El primer moshav, que ha servido de núcleo y base a todo el movimiento en el país, fue, pues, fundado después de la primera guerra mundial. Los fundadores del moshav, que provenían casi todos del kibutz, introdujeron en la nueva forma de colonización los principios del kibutz que atañen al trabajo personal, esfuerzo colectivo y ayuda mutua. Por otra parte desecharon las ideas del kibutz que se refieren a la reglamentación de la familia y a la vida comunal.

Los principios básicos fueron definidos como sigue en el programa trazado por los fundadores:

- las tierras del moshav serán de propiedad de la nación;
 - igualdad en las condiciones de instalación de todos los miembros;
 - integración de todos los miembros a la Histadrut (organización sindical afecta a la CIOSL);
 - organización cooperativa de las adquisiciones y ventas;
 - ayuda mutua en el marco mismo del moshav.
- Es sobre todo este último punto el que distingue al moshav del kibutz. Efectivamente, el moshav propende a la **ayuda mutua**, en tanto que el kibutz se basa en la **responsabilidad mutua**.

La célula básica del moshav la constituye la familia. La vida se basa en el hecho de que la sociedad está compuesta por cierto número de granjas familiares, agrupadas en el marco de una sola aldea. La igualdad económica es también uno de los principios básicos del moshav, pero en la práctica ello entraña tan sólo que en los comienzos cada familia inicia la producción en idénticas condiciones: la misma superficie y tipo de tierras, el mismo equipo, la misma vivienda. El moshav trata de conservar el principio de la igualdad por diversos medios, organizando en forma de cooperativas las adquisiciones y las ventas, y por una cadena de instituciones de ayuda mutua. Sin embargo, a pesar de los estatutos y reglamentos, se estimula la libertad de acción, la iniciativa y la capacidad creadora de cada miem-

bro en su propia granja. Evidentemente, a la larga se producen forzosamente algunas diferencias — ligeras, por lo demás — entre los miembros de la aldea.

Nahalal es el primer moshav. Gracias a este hecho ha servido de modelo a los otros moshavim en su estructura económica y social. A Nahalal se debe la expansión del movimiento de las aldeas cooperativas, que ha experimentado un desarrollo acelerado después de la creación del Estado de Israel. Los nuevos inmigrantes, en su mayor parte gente sin experiencia agrícola, recibieron la ayuda necesaria

para instalarse en aldeas cooperativas, forma de vida ésta que les atraía más que aquella del kibutz. Gracias a los esfuerzos conjuntos de la Histadrut y de la Agencia Judía, los nuevos moshavim han podido consolidarse y asegurar el éxito del movimiento.

Desde la fundación del Estado de Israel se han levantado cerca de trescientos nuevos moshavim. Hoy día viven en los moshavim más de cien mil almas, que producen el 25 por 100 de la producción agrícola total, y cuyos predios cubren más del 20 por 100 de las tierras agrícolas del país.

Créase la primera ciudad cooperativa en Israel

La erección de una ciudad cooperativa en el corazón del Neguev es una realidad. El primer grupo de residentes acaba de asentarse en el lugar destinado a la futura ciudad, comenzada ya con las tareas preliminares.

La idea de crear una ciudad cooperativa cobró cuerpo meses atrás, pudiéndose encontrar entre los miembros del grupo de vanguardia los más diversos oficios y ocupaciones: mecánicos, maestros, técnicos, tractoristas, enfermeras, empleados, etc. Una vez que las primeras construcciones hayan sido edificadas, vendrán al lugar nuevos grupos de cooperadores, los que habrán de dedicarse a diversas industrias, basadas principalmente en los recursos naturales de esa desértica región. Se estudian asimismo las posibilidades de establecer una fábrica de aparatos de televisión y radio-transistores.

Los integrantes del grupo de vanguardia tienen residencia provisoria en la ciudad de Mitzpé Ramón, ubicada a pocos kilómetros de la naciente ciudad cooperativa. En los primeros meses serán ocupados en los trabajos de construcción de sus futuras viviendas, habiéndoseles otorgado un préstamo de 85.000 dólares, para subvenir a sus necesidades inmediatas. El préstamo de referencia fué concedido por la Histadrut (dos tercios) y el ministerio del Tesoro (el tercio restante).

Los Estatutos de la ciudad cooperativa

Los reglamentos cooperativos de la nueva ciudad fueron aprobados por la Secretaría de la Asociación General Cooperativa de los Trabajadores, de la Histadrut («Jevrat Ovdím»). En los Estatutos se establece que la Sociedad Cooperativa «Ramón — Ciudad Cooperativa de R. L.», realizará todas las tareas dirigidas de ordinario por las autoridades municipales. La Sociedad creará y administrará los servi-

cios públicos de la ciudad. Simultáneamente dirigirá la Sociedad todas las actividades cooperativas en la producción, en los servicios, en las inversiones, en la comercialización y compras, asegurando a los cooperadores un salario decoroso y condiciones de trabajo.

La pertenencia a la Sociedad cooperativa está condicionada por la residencia en el lugar, cesando automáticamente en caso de abandono de la ciudad.

Cada uno de los miembros será propietario de una acción, cuyo monto aún no ha sido estipulado, habiendo de recibir un salario mensual que será fijado por la dirección de la cooperativa, la que determinará asimismo los dividendos que devengarán anualmente las acciones.

Manera de fabricar una manifestación espontánea

Aunque un poco vieja la noticia, no sobra reproducirla para que se conozca, una vez más, cómo se organizan las manifestaciones de masas en la España franquista. A fin de que el Presidente de Portugal —otra prefabricación, pero ésta de Salazar— fuera bien recibido por el pueblo madrileño, véase como se logra:

«La jornada de trabajo.»

«Al objeto de que el vecindario de Madrid pueda sumarse al recibimiento de Su Excelencia el Presidente de la República de Portugal, el Ministerio de Trabajo ha dispuesto que hoy, 21 de los corrientes, la jornada de trabajo de todas las Empresas industriales y mercantiles de Madrid termine a las doce de la mañana, salvo las exceptuadas en la ley del Descanso Dominical, reanudándose normalmente las actividades a las 14 horas.

»Las horas perdidas por este motivo tendrán el carácter de abonables y no recuperables.»

(«Arriba», 21-XI-61.)

EL SINDICALISMO antes su destino

Los Sindicatos y los cambios tecnológicos

La introducción de maquinarias modernas —automación u otro equipo para el ahorro de trabajo— ocasiona problemas especiales para los trabajadores directamente afectados. Este artículo examina los métodos usados por los Sindicatos en las negociaciones de contratos colectivos para resolver tales problemas que surgen de un mayor cambio tecnológico. Indica brevemente las surgen de que éste ocasionaría y señala cómo los Sindicatos han tratado de responderlas.

Actitud de los Sindicatos en general

Deberían ser tomados en cuenta en primer término algunos de los puntos básicos, sobre todo los que tratan de la actitud de los Sindicatos acerca del cambio tecnológico.

Los Sindicatos, en general, no se oponen y no impiden el avance tecnológico. Ellos reconocen que el avance de la tecnología y el resultante aumento en la productividad son necesarios para mejorar las normas de vida.

Al mismo tiempo, los Sindicatos quieren que los trabajadores obtengan aumento en sus salarios mediante una justa participación de los beneficios de la productividad aumentada, y sobre todo, que se defiendan las fuentes de trabajo.

También los Sindicatos están interesados acerca de la manera cómo el cambio tecnológico es introducido. Ellos quieren un procedimiento ordenado en que se tome en cuenta los posibles efectos adversos sobre los trabajadores y quieren, además, que se hagan esfuerzos para resolver problemas de los trabajadores afectados sobre una base de satisfacción mutua.

La preocupación del Sindicato acerca de la manera cómo se introduce el cambio tecnológico es a veces, desafortunadamente, mal interpretado como resistencia al cambio mismo, cuando en realidad no lo es. Si el Sindicato no ha sido informado y consultado acerca de un cambio mayor, o si encuentra que los problemas de los trabajadores no han sido tomados en consideración, con mucha razón se sentirá crítico y resentido del proceder y buscará manera de corregir los errores, pero eso no significa que se oponga al cambio tecnológico mismo.

Los Sindicatos creen que los empresarios tienen una responsabilidad positiva de aminorar los efectos negativos de la tecnología moderna sobre sus trabajadores. Los trabajadores no deberían ser obligados a llevar sobre sus hombros todo el peso del cambio. Deberían tomarse en consideración medidas para ayudar a los trabajadores afectados como parte del costo de la introducción de las maquinarias modernas. En otras palabras, los patronos deberían dedicar algo de los ahorros que se obtendrán con la introducción del nuevo equipo para aliviar los efectos adversos en los trabajadores.

Punto de vista sindical

No hay pasos que dar o «protecciones» que sean igualmente útiles o deseables para todas las situaciones. Las medidas que hayan de tomarse y los detalles de los necesarios ajustes que hacer, necesariamente variarán con la situación individual.

Esencialmente, lo que la mayoría de los Sindicatos ha perseguido hasta ahora en la negociación es eliminar los peligros del cambio tecnológico, lo que se puede sintetizar de la siguiente manera:

1. Consulta y aviso con anticipación. — Los Sindicatos querrán examinar de antemano los cambios que hayan de hacerse y los problemas que puedan surgir entre los trabajadores debido a dichos cambios. Ellos quieren la oportunidad de ponerse de acuerdo y planear la introducción de los

cambios de tal manera que los efectos adversos en los trabajadores puedan ser aminorados o eliminados.

2. Negociación sobre los problemas creados por las nuevas condiciones. Los puntos típicos de estos problemas, son: a) el contenido y clasificación de los trabajos nuevos y transferidos, b) las tarifas de salarios para tales trabajos nuevos o cambiados, c) una nueva capacitación o indemnización para aquellos que deben ser despedidos, para minimizar los efectos de reducción de puestos de trabajo.

Significación de las condiciones económicas

Antes de examinar estas preguntas más extensamente acerca del ajuste, es importante dar énfasis a la significación del clima económico. El grado hasta el cual el nuevo equipo de maquinaria llega para ahorrar trabajo y que pueda significar despido de trabajadores, depende mayormente de la situación económica corriente.

En una planta industrial donde el nuevo equipo es necesitado para enfrentar la creciente demanda de los consumidores, quizás el desempleo no se haga efectivo. Pero si el negocio es estable o declina, el equipo moderno de maquinaria puede reemplazar más bien que necesitar más obreros.

También, las dificultades que tengan los trabajadores para encontrar empleo en otro lugar, depende de la prosperidad de la economía. Una economía en progreso ofrecerá mayor oportunidad de empleos en cualquier lugar.

Los efectos del empleo de la nueva tecnología, de ninguna manera se restringe a una sola planta, u operación, o al tiempo de instalación. El nuevo equipo instalado en una compañía quizás no pueda desplazar a los trabajadores de allí, pero directamente puede conducir a la desocupación en las fábricas o plantas competidoras menos eficientes de otros lugares. El nuevo equipo puede también reducir la necesidad para emplear trabajadores en el futuro.

En breve, la facilidad del ajuste a los cambios tecnológicos está estrechamente ligada a problemas extensos de economía que no pueden ser solucionados solamente a través de las negociaciones colectivas. Lo que se necesitan son programas básicos —públicos y privados, sociales y económicos— que aseguren que el avance tecnológico vaya de la mano con una economía que se expande constantemente.

Horarios reducidos y salarios garantizados

Una serie de medidas son buscadas por muchos Sindicatos en sus negociaciones, no solamente debido al cambio tecnológico, sino porque son convenientes por muchas razones; una de ellas es la facilidad general de cualquier ajuste a la nueva tecnología. Entre las medidas principales están:

1. Jornadas más cortas. — La reducción de la semana de trabajo a menos de cuarenta horas sin reducción en el pago semanal, ha sido considerada por muchos Sindicatos, y ha tenido inmenso éxito en muchos de ellos como un medio para conservar el empleo.

Ya que las maquinarias que ahorran trabajo requieren menos trabajadores y menos horas, algunos Sindicatos han presionado para conseguir reducción en las horas de trabajo como un medio deseable y conveniente para evitar desplazamiento tecnológico (y también para participar de algunas de las ganancias de la productividad en forma de tiempo libre).

2. Beneficios suplementarios de desempleo. — Algunos Sindicatos han negociado planes financiados por las Compañías, que proveen pagos de beneficios para los trabajadores despedidos para suplementar los beneficios de desocupación, son de gran ayuda para los trabajadores desocupados debido al cambio tecnológico.

La Federación Norteamericana de Trabajadores del Automóvil (United Auto Workers), al negociar su primer plan de ese tipo en 1955, hizo hincapié en que uno de sus puntos era que una Compañía que tiene la obligación de hacer pagos de cesantía o de desempleo a los trabajadores desplazados, tiene un incentivo financiero para planear la introducción de la nueva tecnología de una manera que reduzca al mínimo el despido de obreros. En un principio se negoció seis meses de protección de esta manera. En las negociaciones de 1961 con las principales empresas automovilísticas, UAW logró aumentar a 62 por 100 el monto, y a un año entero su duración, llegando así al famoso salario anual garantizado.

3. Pensiones. — Los Sindicatos han puesto especial interés en aquellos trabajadores con muchos años de servicio, puesto que para ellos se les hace menos fácil adaptarse o reentrenarse en nuevos empleos en otros lugares. Muchos planes de pensiones negociados han sido adaptados mediante el retiro anticipado, derechos reconocidos y otras provisiones para ayudar a proveer pagos de pensión que alivien la situación de aquellos trabajadores despedidos que hayan tenido largos años de servicio.

Preaviso y consulta

El siguiente tema de discusión señala de una manera clara el enfoque que usa el Sindicato para enfrentar más específicamente el ajuste tecnológico.

Los Sindicatos piden primero ser notificados y consultados con anticipación sobre cualquier introducción de nueva maquinaria o métodos.

Quieren estar en condiciones para investigar los resultados esperados de las innovaciones y estar seguros de que el efecto sobre los trabajadores sea tomado en consideración. También quieren una oportunidad para hacer sugerencias o señalar dificultades que los patronos quieran ignorar. Además, los Sindicatos quieren trabajar conjuntamente con la empresa en los procedimientos y pasos que deben tomarse con anticipación para eliminar o suavizar futuros malos efectos en los trabajadores.

Desde el punto de vista de los patronos, los acuerdos sobre ajustes de procedimientos discutidos con anticipación podrían facilitar grandemente la transición y ganar la aceptación del cambio tecnológico de los trabajadores.

La mayor parte de los problemas creados por el cambio tecnológico puede y debe ser resuelta en conjunto antes de que un mayor cambio se produzca, a pesar de que la decisión final en algunos asuntos, por ejemplo los detalles del contenido del trabajo, tengan muchas veces que esperar la operación efectiva bajo las nuevas condiciones. Muchos asuntos, tales como la preparación de los trabajadores para los cambios, medidas para el reentrenamiento requerido, y

cambios en la práctica de empleo de nuevos obreros permitiendo las reducciones necesarias en el personal a través de la atrición más bien que por despido, deben ser consideradas con anticipación antes de que se produzca el cambio.

Regulación del cambio tecnológico

La selección del tiempo más apropiado y la manera cómo se introduce el cambio tecnológico es a menudo un factor clave en lograr la facilidad del ajuste.

Los Sindicatos quieren que la selección del tiempo se haga de tal manera que reduzca cualquier efecto adverso en los trabajadores. De este modo, en algunas ocasiones, los patronos y Sindicatos han acordado que el nuevo equipo y proceso deberían introducirse gradualmente, en varias etapas con lapsos de tiempo intermedio, de manera que el efecto en el personal pueda ser aminorado en cualquier oportunidad.

De la misma manera, muchas Compañías han tratado que la introducción del nuevo equipo esté sincronizada con las necesidades para expandir la producción, también para que haya poco lugar a reducción de personal.

Negociación para los nuevos empleos

Ya que nuevas maquinarias significan nueva clase de trabajos, el proceso de ajuste requiere la siguiente solución: 1) reclasificación o una completa nueva clasificación del trabajo; 2) las tarifas de salarios para dichos empleos; 3) catalogar a los trabajadores en los nuevos empleos, y 4) la renegociación de otras condiciones de trabajo que puedan ser afectadas por el cambio.

En el caso en que no sea práctico decidir la tarifa para el nuevo empleo antes de un período de estudio de las operaciones efectivas, los trabajadores en ese empleo deberían ser pagados, por lo menos durante el período de entrenamiento o prueba, de acuerdo con sus tarifas anteriores, entendiéndose que desde el comienzo cualquier aumento en las tarifas salariales les sería puesto en efecto con plena retroactividad.

Al negociar tarifas de pago para los nuevos empleos donde el equipo para ahorrar trabajo ha sido instalado, a veces los patronos han presionado por tarifas de salarios más bajas alegando que el trabajo ha sido simplificado o hecho más fácil. Los Sindicatos han hecho hincapié en que, donde la producción es aumentada por operaciones de nueva maquinaria, los trabajadores deberían participar directamente de las ganancias de la productividad a través de escalas de salarios más altos. Ya que esto no se puede hacer por medio de una fórmula general, debería ser uno de los factores guías para determinar tarifas de pago para el nuevo empleo.

Además, los nuevos empleos requieren normalmente nuevas especializaciones y aumento de la responsabilidad del individuo. Los Sindicatos también han observado que la operación de algunos tipos nuevos de máquinas somete al trabajador a más tensión. Ellos han insistido en que tales factores merecen salarios más altos.

Es verdad, donde la introducción del nuevo equipo cambia radicalmente la naturaleza de las operaciones, sería necesario volver a examinar completamente las bases antiguas para la determinación de las tarifas de salario. Los sistemas de evaluación del trabajo basados en las condiciones de operación anteriores, tendrán que ser revisados o anulados. Lo mismo rige con los sistemas de incentivo en el sala-

rio o en las normas de producción.

Selección para los nuevos empleos

Otro asunto básico que resolver es el número de trabajadores necesitados para las diferentes tareas donde se emplea la maquinaria moderna. ¿Requiere una máquina o tarea, por ejemplo, dos o tres hombres para que el trabajo sea realizado satisfactoriamente, y sin ninguna excesiva carga en los trabajadores?

También, ¿qué trabajadores deben ocupar los nuevos empleos? Usualmente, los trabajadores retienen las tareas que han sido transferidas o nuevos empleos que son dejados de lado hasta que las nuevas máquinas sean instaladas. Sin embargo, surgen preguntas si los nuevos empleos requieren más calificaciones de parte del obrero que los viejos empleos, o si los nuevos empleos están en otras localidades.

En tales circunstancias, los Sindicatos quieren participar en la selección para estar seguros de que los trabajadores desplazados obtengan las primeras oportunidades en los nuevos empleos, ordinariamente por orden de antigüedad.

Si se requiere una nueva localidad para la planta, los Sindicatos piden que los trabajadores transferidos sean reembolsados de todos los gastos que surgen de la mudanza.

Entrenamiento de los trabajadores

Donde los trabajadores desplazados puedan aprender a desenvolverse en las nuevas tareas después de un tiempo razonable de entrenamiento o reentrenamiento, y después de este período, deberían obtener las oportunidades para tal entrenamiento.

Sin embargo, algunas tareas nuevas requerirán especial o extenso entrenamiento y algunas empresas se sentirán indecisas en convertir a los obreros en aprendices. Aquí también el punto de vista del Sindicato es que el «entrenamiento», aunque sea completo y requiera que se lleve a cabo en una escuela o en el trabajo mismo o ambos, debería ser provisto por los patronos para aquellos trabajadores desplazados que tienen la voluntad suficiente para dicho entrenamiento, con pago —durante el período de entrenamiento— de salario regular.

Los Sindicatos reconocen que tal obligación de entrenamiento debería ser limitada solamente para los trabajadores que se espera que sean calificados para el nuevo empleo después del debido entrenamiento, pero quieren que los patronos hagan esfuerzos para seleccionar esos aprendices entre los mismos trabajadores.

Protección a los trabajadores afectados

Los Sindicatos quieren, a toda costa, proteger tanto como sea razonablemente posible las oportunidades de empleo y ganancias para los trabajadores cuyos trabajos han sido reemplazados por maquinarias.

Típicamente, los Sindicatos piden que los trabajadores desplazados tengan el derecho de usar su antigüedad en el trabajo para conseguir en la misma planta otros trabajos que ellos puedan hacer o que puedan aprender rápidamente. Si esto significa el desplazamiento de un trabajador menos antiguo, entonces este último debe recibir la ayuda anotada más adelante.

Los Sindicatos también tratan de que los trabajadores desplazados por la tecnología tengan el derecho de aplicar su antigüedad de servicio sobre una unidad tan extensa como sea posible, porque esto provee la protección máxima del empleo en otros lugares.

Los Sindicatos tratan también de proteger a los trabajadores contra la pérdida de salarios. Quieren la seguridad de que si

Dialéctica de las ideas

La falsa interpretación materialista del Socialismo

UNO de los argumentos más frecuentemente esgrimidos por el capitalismo...

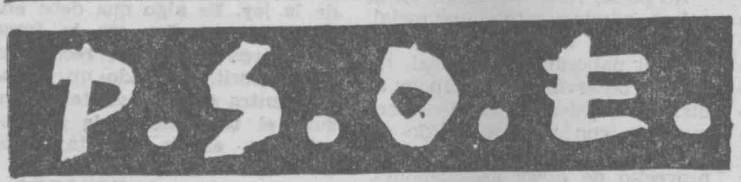
No es tarea fácil en el angustioso espacio de un artículo periodístico demostrar la falsedad de esta tesis reaccionaria...

Nunca, jamás el Socialismo —el Socialismo humanista, el nuevo— ha negado que el hombre sea portador de valores.

Desde los bancos del Instituto comprendimos —dentro de la estrecha percepción de una mente en formación— que el Socialismo es real; que llena plenamente las inquietudes íntimas del hombre...

Recuerdo el profundo terror que el decantado «materialismo» socialista nos producía de jovenzuelos ya con inquietudes.

¿Cuál es el fundamento de nuestro pretendido «materialismo»? Lo basan sin duda en las palabras de Marx...



Reunión de la Comisión Ejecutiva

La Comisión Ejecutiva del P.S.O.E. se reunió el miércoles 31 de enero de 1962. Se examinó la situación creada por el fallecimiento del Presidente interino de la República Española...

chos históricos han sido —o son— fenómenos esencialmente económicos y sociales. Pero el que la historia de la Humanidad tenga su origen...

EL HOMBRE Y LA SOCIEDAD

¿Cuál es el comportamiento del hombre en la sociedad? Lo veremos. Para ello empezaremos dividiendo ésta en dos grupos históricamente antagonistas...

Trazada esta superestructura sociológica según Dupréel, Briquet y Bogardus y encuadrado el hombre en uno u otro, es relativamente fácil llevar a cabo un estudio para demostrar que el Socialismo no sólo no es un ideal «materialista»...

El materialismo —no decimos nada nuevo— es la doctrina que admite por excelencia como única sustancia, la materia.

Acumular riquezas, rodearse de criados, lucir costosas joyas a costa del sudor de quien gana un mísero jornal...

¿Qué hace el capitalismo que no sea esto?

Por otra parte, el Socialismo —los Socialistas— aspiramos indudablemente a una vida mejor, más justa y más humana...

Somos los socialistas por lo general —aunque casi siempre obligados por las necesidades y la injusticia— que en nuestra alimentación, nos basta poco, pero sano.

Nos sentimos felices —se nos nota en el rostro— cuando el patrono aumenta en unas miserables pesetas, cruzeiros o centavos de dólar...

Este es el cuadro sociológico de nuestro «materialismo marxista». Fácil es por él hacer la comparación de quienes realmente aman al becerro de oro...

Es falaz, mentirosa, la afirmación de nuestro pretendido materialismo. El Socialismo inglés, particularmente el Socialismo español...

Paul Ramadier, otro socialista. «L'unité humaine se réalisera par la libre fédération des nations autonomes, répudiant les entreprises de la force et se soumettant à des règles générales de droit...»

«L'unité humaine se réalisera par la libre fédération des nations autonomes, répudiant les entreprises de la force et se soumettant à des règles générales de droit...»

en su obra «Hacia la solución pacífica de la cuestión social», en la que recoge una serie de conferencias pronunciadas en diferentes ciudades asturianas sobre este siempre palpitante problema...

Estas frases, impresas en un libro, pronunciadas por un agustino que «casi» se siente socialista...

Y es que nosotros, los socialistas, podemos decir como Tucídides, citado por Murray en su «Lecciones de la Historia»...

MATERIA O ESPIRITU

Si hemos demostrado —esto al menos creemos— que en la vida práctica y cotidiana el socialista odia el lujo...

Dietzgen, por ejemplo, nos dice que «la democracia socialista vive en la fe de que el triunfo será la verdad, en la esperanza de que el hombre será redimido de su esclavitud espiritual y material y en el amor por el cual serán igualmente considerados los hombres...»

León Blum escribía que «la libertad del cuerpo lleva consigo la del corazón y la del espíritu». O sea que creía en la existencia de un «espíritu» aunque éste no sea el espíritu que «vuela a las alturas»...

«También Blum, como se ve, creía en el alma; creía en el hombre como criatura portadora de «valores espirituales», de valores anímicos. Termina diciendo el gran socialista francés: «A este instinto relegado y apriionado en lo más hondo de la conciencia por las presiones que se ejercen contra él y por todas las miserias sociales, el Socialismo sabrá devolverle su fuerza y esplendor...»

«L'unité humaine se réalisera par la libre fédération des nations autonomes, répudiant les entreprises de la force et se soumettant à des règles générales de droit...»

francés, escribía: «Necesitamos hombres y mujeres dignos de tal nombre que acepten el pasado sin dejarse aplastar por su peso...»

Gustavo Landauer, uno de los mártires del nacionalismo alemán, que culminó en la toma del Poder de Hitler en 1933, asesinado en un cuartel de Munich siendo director, después del aplastamiento sangriento de la revolución bávara...

Jiménez de Asúa, nuestro querido compañero de ideal, una de las cumbres del Derecho Penal y sin género de dudas una de las mayores autoridades mundiales en problemas jurídicos...

He ahí nuestro pretendido materialismo (sobre el que podríamos escribir no un artículo sino varios libros y conferencias a través de las más autorizadas plumas del Socialismo universal)

Hoy, felizmente, pocos seres creen ya en nuestro «materialismo comecuras», al convincerse de que nuestra doctrina, nuestra filosofía, la razón de nuestro vivir y de nuestra esperanza es, no sólo la lucha por la libertad económica y política del hombre...

Por eso somos y seremos Socialistas. Porque, como dice Ramadier, nuestra lucha la llenamos de nuestra propia alma.

Angel NIETO VICENTE (De la Asociación Brasileira de Escritores.) São Paulo (Brasil).

«L'unité humaine se réalisera par la libre fédération des nations autonomes, répudiant les entreprises de la force et se soumettant à des règles générales de droit...»

On a interdit EL SOCIALISTA, nous vous rendons LE SOCIALISTE. Nous voulons simplement, en frères, vous rendre un peu des moyens que l'on vient honteusement de vous ravir.

Georges BRUTELLE, Secrétaire général adjoint de la S. F. I. O.

LE SOCIALISTE

HEBDOMADAIRE

Se ha prohibido EL SOCIALISTA; nosotros os devolvemos LE SOCIALISTE. Queremos sencillamente restituíros, como hermanos, algo al menos de los medios que tan vergonzosamente os acaban de quitar.

Georges BRUTELLE, Secretario General Adjunto de la S. F. I. O.

En el XXV aniversario

de la muerte de Unamunno

La España franquista ha comenzado a celebrar ceremonias en honor de don Miguel de Unamuno, filósofo, rector de la Universidad de Salamanca y « Arcipreste de la generación del 98 ».

Cuando el general Millán Astray, en el paraninfo de la Universidad salmantina y en presencia de varias autoridades —entre las que se hallaban el arzobispo Pla y Deniel, hoy Primado de la Iglesia de España, y la esposa del Caudillo—, le gritó como un energúmeno « Abajo la inteligencia » y « Viva la muerte », el régimen, por la voz de Millán Astray, expresaba su desprecio a la cultura y la poca estima que sentía por los hombres que ilustran la historia contemporánea de España.

Ahora, Sindicatos, Universidades, periódicos y Círculos literarios oficiales y oficiosos compiten en la campaña de elogios.

No fusilaron a Unamuno porque la muerte no le dió tiempo, pero lo que Unamuno vió, oyó y sintió en su conciencia, aceleró su muerte. ¿Valía la pena vivir con los cruzados que capitaneaba el Caudillo y a los cuales dijo: « Venceréis porque tenéis la fuerza bruta, pero no convenceréis »?

El régimen, también ahora, veinticinco años después de haberlo asesinado, canta la gloria de García Lorca. Subvenciona el estreno de la « Atlántida » de Manuel de Falla, que no quiso vivir en la España falangista. Se vanagloria de la calidad poética de Machado y de Juan Ramón Jiménez, muertos en el exilio. Intenta apropiarse la fama científica de un Ochoa o de un Duperier, que no deben nada a la Cruzada.

Carente de glorias típicamente falangistas, entra a saco en el tesoro de los hombres de ciencia y arte que no pertenece a la Cultura franquista, sino a la cultura que el régimen destruyó; una cultura liberal, humana y progresista.

Que ahora el régimen intente glorificar a hombres de la especie de Unamuno, equivale a caer en el sacrilegio y a macular la limpia y brillante historia de los que no aceptaron la sublevación franquista: murieron en la cárcel, como Besteiro; indignamente fusilados, como Leopoldo Alas, o en la expatriación, para no ser fusilados ni vivir humillados como lo fué Unamuno en la ilustre Universidad de Salamanca. — O.I.D.E.

Las jeremiadas de un obispo

Monseñor Gúrpide, en una reciente pastoral, dice: « El salario mínimo es un punto de partida dentro de las exigencias de la justicia, no una meta final... Cualquiera que conozca, siquiera superficialmente, la realidad de nuestras empresas, sabe perfectamente que el clima que se respira en ellas es de tensión y de oposición real entre capital y trabajo. Es un hecho que no se puede ocultar, aunque no estemos conformes con él. Dichas tensiones son producidas no sólo por problemas económicos, sino también por problemas de dignidad humana. El trabajador está adquiriendo cada vez mayor conciencia de su dignidad y el trabajador que posee esta conciencia la estima y la defiende con más empeño que el dinero... »

» En este sentido no bastan las reformas económicas. La justicia plantea exigencias no sólo en el campo de la distribución de las riquezas, sino también en el de las estructuras de la empresa y del orden económico general. Nos hallamos en un terreno de prejuicios psicológicos y de mentalidad. No se pueden alegar razones de impotencia económica, en orden a poner en práctica tales exigencias. Frente a algunas mejoras de tipo económico podrá objetarse que la situación económica o el bien común no permite atenderlas. Pero ciertos imperativos de la dignidad de la persona humana del trabajador, con todas sus implicaciones en las relaciones humanas, en el trabajo, en las responsabilidades de iniciativa y en hacer oír su voz los trabajadores, no dependen de situaciones económicas. »

La Iglesia Católica se ha negado siempre a registrar como innegable la lucha de clases. Monseñor Gúrpide no menciona las terribles palabras « lucha de clases », pero no oculta el concepto cuando dice que en las empresas se respira un clima de « tensión y de oposición real entre capital y trabajo ».

El obispo, que no vacila en reconocer que los obreros están mal pagados, que no se respeta la dignidad humana y que no se permite oír la voz de los trabajadores, tiene presente todos los

ACTIVA ESPAÑA

ante la horrible segunda guerra mundial y poner al país en vías de abierta prosperidad? »

La prosperidad del Caudillo emite una luz tan cegadora que hasta a un obispo tan avisado como monseñor Gúrpide le deslumbra, le ciega y no la ve. — O.I.D.E.

Mr. Mac Bride, encargado de Negocios de los Estados Unidos, es flaco de memoria y no precisa bien

En Madrid y en el Club Americano, se celebró un almuerzo donde Mr Mac Bride desahogó su admiración por la mansedumbre de los españoles respecto a los deseos norteamericanos. « Desde que llegué aquí —dijo— me ha admirado la incesante colaboración de nuestros amigos los españoles, al llevar a cabo las muchas tareas que les pedimos a menudo que hagan. »

El Encargado de Negocios no los lleva bien o, al menos, no brilla por su precisión. No son todos los españoles los que se doblegan y hacen lo que les piden los estadounidenses, sino sólo esa especie indigna que sirve al Caudillo; hosca y orgullosa para sus conciudadanos, servil para con los que colonizan esa España que fué imperial y madre de pueblos, para declinar lamendo las botas a los que pusieron punto final a los afanes dominadores de los Austrias, la decadencia de los Borbones y premian con dólares y admisiones en los círculos internacionales la corrupción franquista.

Bien está que recordemos el juicio de Roosevelt acerca del régimen que tanto asombro produce a Mac Bride: « No olvidaremos jamás la posición oficial de España con relación a nuestros enemigos del Eje, ni la ayuda que ella les prestó en un momento en que el desarrollo de la guerra nos era más adverso. Tampoco podemos borrar de la historia las actividades, los fines, la organización y las declaraciones públicas de la Falange, tanto en el pasado como en el presente. »

(Pasa a la séptima pág.)

Del mentidero comunista

Ni traiciones ni equívocos

OTRA vez, una vez más y no hay cuidado que sea la última, el Partido comunista destila su bilis antisocialista en « Mundo Obrero ». Ordinariamente dedica sus páginas a recordar los éxitos de la ciencia soviética. Nosotros no tenemos reparo en reconocer lo que de auténtico progreso científico y de cualquier otra índole haya en Rusia. Pero nos repugna esta sistemática parcialidad consistente en poner por los cielos a la ciencia soviética y silenciar la de otras naciones. « Mundo Obrero », que debiera titularse « Mundo Soviético », dedicó dieciséis páginas de maciza prosa a exponer el desarrollo y acuerdos del último Congreso del Partido Comunista ruso. No había en ese número (de muy fresca data) ni una sola palabra contra el régimen franquista ni contra la inicua explotación capitalista de que es víctima la clase proletaria española. « Mundo Obrero », carente de tema y llevado de su manía antisocialista y de su aversión a toda solución democrática del problema español, dedica dos buenas columnas a combatir al P.S.O.E. y a la Unión de Fuerzas Democráticas.

El hecho de que esta coali-

ción democrática excluya de su seno a toda agrupación política de signo totalitario, consecuentemente al P.C., le indigna y le saca de quicio.

« Mundo Obrero » estima que no es posible nada contra el franquismo sin el concurso del P.C. Al llegar a esta conclusión suscribe la tesis del Caudillo: « O yo, o el comunismo ». Siendo tan determinante en la solución la incidencia del P.C., no cabe deducir otra conclusión de las peregrinas afirmaciones del órgano comunista.

Tergiversando, como es su habitual y tartufesca metodología política y periodística, atribuye al P.S.O.E. el deseo de favorecer el advenimiento de la monarquía y colaborar con ella, con una monarquía salida del sombrero prestidigitador de « los grupos de presión, generales, obispos, oligarcas... y Kennedy ». Para que no haya dudas, « Mundo Obrero » dice en esas dos macizas columnas de prosa antisocialista: « Por eso, en la reciente reunión nacional del Partido monárquico, la Unión Española, se ha expresado la esperanza de que el socialismo español adopte esa actitud europea que le ha permitido gobernar en tantas monarquías. »

«Invertir para exportar»

EN la inauguración de la sede regional del Banco Popular Español en Barcelona, a la que no podía faltar la bendición de la Iglesia, muy especialmente en este caso por cuanto que el B.P.E. es el Banco del Opus Dei, asistieron don Gregorio López Bravo, director del I.E.M.E., y don Epifanio Ridruejo, subgobernador del Banco de España. Es decir, al lado de los sacramentos eclesiásticos no faltaron los del Gobierno —fracción Opus Dei— en la persona de López Bravo, ni la de la Banca con la presencia de don Epifanio. Como es natural, no faltaban otras personas igualmente representativas de los puntales del régimen.

Ante concurrencia tan selecta como docta, pronunció López Bravo el discurso de rigor, que versó acerca del tema « Plan de Desarrollo ». A ese discurso pertenecen afirmaciones de este género:

« La renta "per capita" de nuestro país es una de las más bajas de Europa... especialmente la de ese 42 por 100 que emplea la agricultura es muy limitada... En consecuencia, se produce una emigración laboral hacia otros países del continente... Se va nuestra mano de obra más calificada en busca de niveles de retribución más elevados. »

« Si, como es de prever, el Reino Unido y varios países más de la Zona de Libre Comercio, se integran en el Mercado Común Europeo, un 70 por 100 de nuestros mercados estarían unidos y protegidos por un arancel exterior común. ¿Puede alguien adoptar una postura distinta a la de actuar como si nuestra integración fuera ciertamente a producirse? »

« Nivel de vida e integración son dos problemas que requieren un mismo tratamiento y que tienen una solución común: un Programa de desarrollo económico. » Siguiendo el pensamiento de don Alberto Ullastres, se adhirió a la tesis de éste: « Invertir para exportar. »

« Hay que hacer una programa-

Los fines del Programa de Desarrollo

ción a largo plazo de la inversión pública, cuidando de que se incluya la total capacidad inversora del Estado y que defina claramente su campo de acción, eliminando incertidumbres y temores de la iniciativa privada, que manifiesta atonía en estos momentos... » « La acción del Estado deberá garantizar que se atiende, en la medida necesaria, las inversiones en infraestructura, obras hidráulicas, transportes y en todos los sectores creadores de economías externas, cuidando de que las inversiones entren en rentabilidad en los plazos mínimos posibles... »

Terminó su discurso elogiando a la misión pasada, presente y futura de la Banca, discrepando de un gran sector de la opinión española que la considera « arcaica e inepta »; discrepando también de la O.E.C.E. que recomendó la reforma bancaria por la buena razón de que el estatuto actual es inadecuado.

Es demasiado claro que López Bravo no aspira a la revolución social ni a que se realicen las reformas estructurales sin las cuales no se puede esperar un desarrollo realmente efectivo. Las reformas que sugiere no pueden desentonar en una reunión del Banco Popular ni ir más allá de lo que se atreven a decir sus jefes y cofrades opusdeístas, los ministros de Comercio y de Hacienda. Son reformas que no gustan a los falangistas desfigurados que aún tienen algún predicamento en las esferas oficiales y que responden a las lecciones mal estudiadas del neoliberalismo y que el Caudillo impide prosperar. Lo impide porque si no carece de cualidades castrenses y de malicias políticas de rebotica y campanario, está exento de una concepción económica determinada; ni fascista, ni comunista, ni liberal, ni de otra índole. Sus decisiones responden a una idea miscalánea y misonista, es decir, por un lado confusa, por el otro adversa a las novedades económicas.

No hay por qué caer en el error de que España pueda vivir sin exportar. Tampoco tendría sentido que se intentara la irrealizable idea de prescindir de la importación. Insoslayable el comercio exterior, cada día resulta más necio el huir la integración económica. Como socialistas, nos repugnan los aranceles, las aduanas y las fronteras, como nos repugnan los nacionalismos y las discriminaciones raciales. Esta repugnancia no incurre en la fantasía de que se pueden suprimir las características de cada raza, pueblo o nación, ni que no reconocamos el derecho a que se organicen su vida conforme a sus tradiciones, siempre que la tradición no sea una alcahueta para suprimir la libertad, para obligar a comulgar los días de ritual ni para justificar el estancamiento o la regresión. Sin embargo, el postulado « invertir para exportar », en boca de un católico, nos parece una herejía, una mistificación de los fines de la economía. La economía es un medio para satisfacer las necesidades del hombre y no un recurso para alimentar la megalomanía de un déspota ni de un Estado; mucho menos debe ser el Potosí patrimonial del sector privado, de la clase capitalista ni de la clase dirigente, sino el camino del bienestar para todos.

Si España necesita alcanzar un nivel de vida superior, la inversión de capitales públicos y privados tiene que canalizarse en el sentido de procurar al pueblo español ese nivel de vida

(Pasa a la séptima pág.)

(Pasa a la séptima pág.)